

## Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 2 juillet 1779

**Auteur : D'Alembert**

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Informations sur le contenu de la lettre

IncipitLorsque j'eus l'honneur d'écrire ma dernière lettre à...

RésuméFélicitations pour la paix donnée à l'Allemagne. Admiration universelle et « enthousiasme » pour Fréd. II., demande s'il viendra « faire un tour à Paris ». Santé de D'Al. trop faible pour permettre un voyage. Ses Eloges. Le prix de poésie, doublé par D'Al. consacré à l'éloge de Volt. va être jugé. Buste de Volt. [par Houdon].

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire79.51

Identifiant908

NumPappas1749

### Présentation

Sous-titre1749

Date1779-07-02

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

### Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXV, n° 207, p. 124-126

Lieu d'expéditionParis  
DestinataireFrédéric II  
Lieu de destinationPotsdam  
Contexte géographiquePotsdam

## Information générales

LangueFrançais  
Sourceimpr., « à Paris »  
Localisation du documentNon renseigné

## Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné  
Auteur(s) de l'analyseNon renseigné  
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

---

Preuss XXV, 207, pp. 124-126  
02 juillet 1779 D'Alembert à Frédéric II

Pages 1749  
Invr. 908

124

I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

~~meus autres imbécilles de la cinquième lune de Saturne. Mais je  
voulais vous dire encore un mot du buste de Voltaire. Comment  
de Saturne viendrai-je à lui? quelle transition me mènera de l'un  
à l'autre? Je n'en sais, ma foi, rien, et j'écris au secrétaire de  
l'Académie française, qui, avec quelque puriste, quelque succes-  
seur de l'abbé d'Olivet, dira: Cet homme ne sait pas écrire: Bou-  
hours l'avait bien dit, l'atmosphère de l'esprit s'étend de la Ga-  
roune jusqu'à la Moselle; au delà, point de sens commun. Enfin,  
pour aujourd'hui, je subis condamnation: je ne m'en relève pas:  
c'est au temps à me remettre dans mon assiette naturelle, s'il en  
peut venir à bout, et à vous à me regarder avec des yeux d'in-  
dulgence, et à me venir voir, si cela peut vous convenir. Sur  
ce, etc.~~

207. DE D'ALEMBERT.

Paris, 2 juillet 1779.

Sire,

Lorsque j'eus l'honneur d'écrire ma dernière lettre à Votre Ma-  
jesté, la paix qu'elle vient de donner avec tant de gloire à l'Alle-  
magne était près de se conclure, et je crus dès ce moment pou-  
voir témoigner à V. M. toute la joie que je ressentais d'un événe-  
ment tout à la fois si heureux pour l'Europe, si précieux à ses  
peuples, et si honorable pour elle. Je prends la liberté de lui re-  
nouveler aujourd'hui l'expression des mêmes sentiments, et d'une  
admiration que j'ai le bonheur de partager aujourd'hui avec tous  
ceux qui entendent prononcer le nom de V. M. Cette admiration,  
Sire, est aussi universelle que juste, et jamais peut-être aucun  
monarque n'a été plus généralement l'objet de la vénération pu-  
blique que ne l'est en ce moment V. M. La France est peut-être  
de toutes les nations celle qui en donnerait à V. M. les témoignages  
les plus vifs, tant l'enthousiasme que vous y excitez est prodigieux  
et universel. On a dit, je ne sais pas pourquoi, que V. M. vien-  
drait faire un tour à Paris. Elle y recevrait, j'ose le dire, les hon-

neurs du triomphe le plus complet dont elle ait jamais joui, et j'aurais le bonheur d'en être témoin avant de quitter ce triste monde, qui, dans cette circonstance, me paraîtrait à bien juste titre le meilleur des mondes possibles. Mais je crains bien, Sire, qu'il ne me faille renoncer à ce doux espoir, ou plutôt à cette douce chimère, comme je suis obligé de renoncer, au moins pour cette année, au désir que j'avais d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les sentiments de respect et d'admiration dont je suis depuis si longtemps pénétré pour elle. La faiblesse de ma santé, qui devient plus grande de jour en jour, et qui ne me permet presque plus aucun travail d'esprit, et encore moins aucune fatigue de corps, me prive de cette satisfaction si chère à mon cœur. Je m'en console, Sire, autant qu'il est possible, en m'entretenant, avec tout ce que je vois, de la gloire de V. M., en me rappelant sans cesse avec la plus vive reconnaissance les bontés dont elle m'honore depuis si longtemps, et surtout en attendant que sa santé est meilleure que jamais, et promet encore longtemps à l'Europe l'exemple de sa vie, de sa gloire, de son génie et de ses vertus.

Je n'ose prier V. M. d'interrompre quelques moments ses précieuses occupations pour jeter les yeux sur le volume d'*Éloges académiques* que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle y verra du moins, si elle daigne l'ouvrir, les témoignages les plus sincères de la reconnaissance et de la vénération que je lui dois. Je ne sais par quelle fatalité elle a reçu ce volume si tard. J'ai eu l'honneur de le lui envoyer au moment même de l'impression: il est resté, contre mon espérance, trois mois entiers à Berlin, et n'a été remis à V. M. qu'au moment de son arrivée. C'est trop tard pour ce que je lui dois, mais c'est peut-être encore trop tôt pour mon intérêt et pour le jugement qu'elle portera de cette tapodie, si elle daigne un moment s'en occuper.

V. M. sait peut-être que l'Académie française a proposé l'éloge de Voltaire pour le sujet du prix de poésie, et que j'ai eu le bonheur de rendre hommage en cette occasion à la mémoire de mon roi, en augmentant ce prix du double. Nous allons lire et juger les pièces du concours: puissent-elles être dignes du sujet! Il ne nous resterait plus, Sire, qu'un éloge à proposer après celui-là:

je le laisse à deviner à V. M., et je voudrais bien que les circonstances nous permissent d'offrir à nos poètes un si beau sujet d'exercer leurs talents.

V. M. me fait l'honneur de me parler du buste de Voltaire. Ce buste, Sire, est très-ressemblant, fait par un sculpteur très-habile, et digne d'orner le cabinet de V. M., et même la salle de son Académie. Si V. M. a quelques ordres à me donner à ce sujet, je les exécuterai avec autant de zèle que de plaisir.

Nous ne sommes pas, Sire, aussi heureux que V. M., de jouir des douceurs de la paix; nous nous contentons de la désirer et de l'attendre. Puisse-t-elle bientôt se rendre à nos vœux!

Je finis en demandant pardon à V. M. de l'avoir ennuyée si longtemps de mon verbiage, en lui renouvelant tous les vœux que je fais pour son bonheur, pour sa gloire et pour sa conservation, et en mettant à ses pieds tous les sentiments d'admiration, de reconnaissance et de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier jour de ma vie, etc.

## 208. DU MÊME.

Paris, 19 septembre 1773

SIRE,

J'arrive de la campagne, où j'ai été passer environ trois semaines pour me reposer d'un travail un peu forcé que les circonstances où je me suis trouvé m'avaient obligé de faire; et je n'ai rien de plus pressé, en arrivant, que de répondre à la lettre pleine de bonté dont V. M. m'a honoré, et dont je lui rends les plus humbles et les plus tendres actions de grâce. Je suis en même temps, Sire, et assez bon Français, et assez sincèrement attaché à V. M., pour voir avec le plus grand plaisir les sentiments qu'elle est par rapport à notre ministère, et l'union qui paraît s'établir entre les deux cours. J'ai toujours pensé que l'alliance de la France avec V. M. était l'état naturel de l'une et de l'autre pour